



5248

# LE VENGEUR

HEBDOMADAIRE ET LITTÉRAIRE

Adresser tout ce qui concerne la correspondance à M. Jules FRANTZ, Secrétaire de la Rédaction, rue de l'Arbre-Sec, 32, Lyon.

## A NOS LECTEURS :

Nous ne ferons pas de profession de foi : notre titre et c'est assez.

JULES FRANTZ.



Hauteville-House, 22 mai 1869.

« Je salue le Vengeur. J'espère qu'il ne sombrera pas. »

« Vive la République » ce cri héroïque de la mort

« VICTOR HUGO. »



Mais, hélas ! malgré toute notre admiration profonde pour les vers du maître et notre irrésistible sympathie pour la cause qu'ils défendent nous ne pouvons reproduire que l'extrait suivant :



Ces jeunes gens, ces fils de Brutus, de Camille, De Thraséas, combien étaient-ils ? quatre mille. Combien sont morts ? six cents. Six cents ! comptez, voyez. Une dispersion de membres foudroyés, Des bras rompus, des yeux troués et noirs, des ventres Où fouillent en hurlant les loups sortis des antres, De la chair mitraillée au milieu des buissons, C'est là tout ce qui reste

Hélas, de ces grands cœurs et de ces grandes âmes ! Voyez. On les a tous fauchés d'un coup de faux,

Venez, reconnaissez vos enfants, venez, mères ! Car pour qui l'allaita, l'homme est toujours l'enfant. Tenez ; ce front hagard, qu'une balle ouvre et fend, C'est l'humble tête blonde où jadis, pauvre femme, Tu voyais rayonner l'aurore et poindre l'âme ; Ces lèvres dont l'écume a souillé le gazon, O nourrice, après toi bégayaient ta chanson ; Cette main froide, auprès de ces paupières closes, A fait jaillir ton lait sous ses petits doigts roses ; Voici le premier né ; voici le dernier né O d'espérance éteinte amas infortuné ! Pleurs profonds ! ils vivaient ; ils réclamaient leur titre ; Être jeune n'est pas complet sans être libre ; Ils voulaient voir leur aigle immense s'envoler ; Ils voulaient affranchir, réparer, consoler ; Chacun portait en soi, pieuse idolâtrie, Le total des affronts soufferts pour la patrie ; Ils savaient tout compter, tout, hors les ennemis. Beaux vaillants, jeunes : morts ! Adieu nos doux amis Les heures de lumière et d'amour sont passées, Vous n'effeuillerez plus avec vos fiancées L'humble étoile des prés qui rayonne et fleurit... Que de sang..... ô pâle Jésus-Christ !

VICTOR HUGO.

## LE CHANT DES VENGEURS



Trois cents !... trois cents cadavres ! Oh ! la belle curée ! ils défendaient la patrie, et

jetaient leurs corps au devant des piques persanes... ils criaient : Liberté ! Liberté ! Echos que les Thermopyles ont renvoyés dans l'espace et le temps...

Ils sont morts ! Haut ! Haut ! les corbeaux !

Le tyran est mort ! il git et son sang se mêle au sang de ses victimes ! Hurrah ! Harmodius ! Hurrah ! Aristogiton !... Mais la torture est là, dressant ses bras de fer, elle vous saisit, elle vous étreint, elle vous brise !...

Ils sont morts ! Haut ! Haut ! les corbeaux !

Tu dormais ! premier Brutus... mais un cri t'a réveillé. Lucrèce violée ! Lucrèce ou Liberté ! Et tu es accouru... et sous ta colère, les Tarquins ont fui effarés, les lâches bandits ! Tu as dit aux Romains : soyez vos maîtres ! A bas les tyrans ! Et les tyrans se sont écroulés, colosses aux pieds d'argile... puis sournoisement ils sont revenus... et le fils de Tarquin t'a assassiné !...

Encore un cadavre ! Haut ! Haut ! les corbeaux !

Alerte ! second Brutus ! le vois-tu ce César impudent, à la ceinture lâche, débauché qui vient à son tour violer la Lucrèce-République ! Debout !... prends ce poignard ! Tu frappes... c'est bien... Que vois-je !... Antoine et Octave te poursuivent, te traquent comme une bête fauve !... Allons, reprends ce poignard et frappe toi ! Que ces hommes n'aient point la joie de voir souffrir le vengeur !

Encore un cadavre ! Haut ! Haut ! les corbeaux !

Hermann ! pourquoi chancelles-tu ainsi ! Tu pâlis, la sueur perle à ton front... Ah ! c'est le poison des traîtres ! Ils se souviennent... ils se souviennent... que tu as écrasé Varus... ils t'ont volé ta femme, la douce Thusnelda... maintenant ils veulent ta vie... Meurs donc ! L'histoire est là !

Hermann est tombé ! Haut ! Haut ! les corbeaux !

Tombés aussi, les Jacques, revendicateurs de libertés ; tombés, Etienne Manel et tant d'autres ; tombés, les Cevenoles et les Camisards ; tombés, les vengeurs de tous temps et de toutes nations... Quelle curée ! Haut ! mes corbeaux !

Mais une lueur nous éclaire... pour cent vengeurs morts, mille vengeurs se lèvent. L'avenir venge le passé...

Fuyez à tire d'ailes ! Haut ! mes corbeaux !

JULES LERMINA.

## EXTRAIT DU DERNIER NUMÉRO DU REFUSÉ.



Ils luttent vaillamment, mais dans le gouffre sombre, Après avoir livré des combats de géants, Le Refusé vaincu, démâté, brisé, sombre Et s'en va visiter les abîmes béants !...

Ils sont morts en ayant aux lèvres un sourire, Ils ont, de l'océan, sondé la profondeur ; En se serrant les mains sur le pont du navire Ils poussèrent le cri que poussa le Vengeur !...

BARRILLOT.

Oui, nous l'avons poussé, ce cri patriotique, Malgré la main de fer et le baillon légal ! Mais trompant des requins la gloutonne tactique, Nous n'avons point voulu leur servir de régal.

Et nous avons lutté, longue chaîne vivante, Et nous avons pris pied... tous !... Et le flot rageur S'est lui-même chargé d'être la main savante Qui reconstruit, cuirasse, et lance LE VENGEUR.

CÉSAR.

## Feuilleton du Vengeur.

### PREMIÈRE DE GUIGNOL

JX GONES DE LYON



Z'enfants, me rev'la ! Et auparavant que je mette en train mon rouet à bajafferies et que je vous debobine de cannettes de raisonnement serrées et raides, permettez que je vous fesse mimi sus la margonlette. N'y a pas à barguigner ; amenez-vous tati, et fessons-nous mutuellement peter la mlaïlle. C'est vote n'ami Guignol que revient faire marcher son batillon en vote honorable sorciété et tailler une bavette avé vous.

Que donc avait démarcouré que je n'avais été donner à l'aborgnon dans le royaume des taupes, et chiquer la salade par le trognon ? As pas peur ! quand Chignol fait le plongeon, faut pas le croire neyé pour ça. Y tire sa coupe entre deux eaux, et, crac, au moment que la bande noire gueule sus l'air de Malbroug : Guignol est mort ! cetuici arparait à la decise, et y continue de piauler la chanson :

Non, Guignol n'est pas mort,  
Car il vit z'encor.  
Oh, oh, oh, or !  
Car il vit z'encor.

Ah ! par exemple, je n'avais t'avalé z'un gorgeon dont j'en avais gobé une éteinte de voix que j'avais pas plus de souffle qu'un pilliot. Je carcassais, et c'était plein de cramiaux sus les carreaux de mon cintième à n'en faire dégoilliter un

artilleur de Venissieux. Je ternuais, le nez me rigolait comme une chanée, et y me fallait de tire-jus taillées sus le patron de la grand' bannière de la paroisse. Mais, nom d'un rat ! j'ai profitassé de mon repos feuré pour laisser tomber en bouse la paire-iode (pouah ! ce mot pue la pharmacie) des-erlections aussi genées que générales.

Et j'ai ben eu raison, ti pas, mes gones ! Mon François de Gorguillon aurait pas pu jouté avé les beaux discours de nos académiciens politiques et toqués. J'étais pas digne, hé non je le sais, de « passer la jambe à Thomas » — esquez le Terme — et de vider le Jules que tous ces foiss-rars de professions avaient déposé le long du mur. Je me serais érabouillé le pif sur le BANC-de-SEL comme j'ai déjà tombé à cacaboson sus la estatue de Laute ! vous savez ben ! celui qu'on appelle Va-hisse, pasce qu'on a jamais pu l'hisser sus les lieux. Mon picarlat, coupé à la saulée de Pierre-Benite, aurait pas pu tenir tati devant les

moulinets de la gaule de ce gas Picard que se nomme Air-lete. Laisse-cuire-os et Lentille-ont pus d'aime que moi pour tirer de carottes de longueur, et mon sarsifis n'aurait z'été que d'herbe de la St-Jean auprès de leurs feuilles de choux. Et toi que re-Prandièrre une place ousque t'as dégo-billé ta bile pendant vingt ans, toi qu'a fait ton margnole avec tes affiches jaunes Race-paille, tu me le Perras !... à moins que tu me fesse vitrer clair et reluquer le Jourdan ta tente-bâtive de revenant-tard, mais de revenant-bon (ce que je peux pas fourrer dans ma comprenette), sur la seine de la polie tic des Frrrrançais et de leurs camphrères les pharmaciens.

Parceint Jean-de-Dieu qu'esse mon patron ! Tous ces gones-là, si je les Mathevon-t ils se rebiffent ! Mais je m'en bats l'œil. Qu'ils soient de Morte-Mare, Du-mont Aride-style, du Mont-ci ou de Montchat, et céleri, et célera, le plus Franc-on l'avouera, c'esse encore vote sarviteur

PROCESSIONS ET CONTRE-PROCESSIONS

Au Rédacteur du *Vengeur*.

Je passe à Lyon, et j'ai l'agréable surprise d'apprendre que je suis rédacteur sans le savoir de deux journaux dont j'ignorais l'existence : *l'Avant-Garde* de Frantz et *l'Excommunié* de Denis Brack; en outre, vous me demandez un mot d'acquiescement au *Vengeur* que vous fondez; autrefois on vous demandait la bourse ou la vie au coin d'un bois, aujourd'hui c'est de la copie; décidément la civilisation progresse et le monde marche!

Voyons, mon cher confrère, que puis-je vous dire d'intéressant moi qui pour la première fois admire en courant la grande et belle cité lyonnaise où battent tant de cœurs chauds et vaillants. Sur ses murs flamboient encore les grands noms de Bancel et de Raspail.

Laissez-moi me rappeler une impression de la gare de Lyon en 1858.

Au mois de mars de cette année d'exil de tant de dignes citoyens de France, une voiture cellulaire contenant dans ses compartiments en fer, dans ses étroites cages, quatre transportés politiques, s'arrêtait une heure sur le rail à Lyon.

Un des occupants de la voiture cellulaire, un colis vivant que le général ministre Espinasse avait désigné pour l'Algérie s'agitait dans sa geôle fermée à clef en songeant avec fureur qu'il passait dans la seconde ville de France sans qu'il lui fût permis de s'y arrêter.

Plus heureux aujourd'hui, j'ai pu voir Lyon, mais il ne m'a pas été possible de circuler dans ses rues encombrées par une procession fastueuse qui a promené à travers les rues ses saints en plâtre, ses christes en ivoire, ses vierges en marbre, ses saintes en biscuit, ses saints-sacrements en vermeil, ses légions d'enfants transformées pour la circonstance en petits amours, en Cupidons, en Adonis, ses religieuses de toutes couleurs, et ses dévotes oubliant en mauvaises mères qu'elles exposaient leurs enfants prêtés aux processions et harassés à des sérieuses maladies pour admirer les pompes catholiques, toute cette idolâtrie augmentée et renouvelée du paganisme de l'antiquité.

Heureusement une pluie diluvienne a lavé, nettoyé et dégagé les rues obstruées. Le ciel a eu de l'esprit dimanche à Lyon; il a rendu la liberté aux citoyens arrêtés et barrés par la *great exhibition* des églisiers et des églisières.

— Savez-vous pourquoi Paris est la première ville de France? disais-je à mon ami

le lyonnais qui m'accompagnait et me pilotait.

— Pourquoi donc?  
— Parce qu'on ne voit jamais de processions dans ses rues, et que si semblable spectacle se produisait, des *contre-processions* de francs-maçons et de libres-penseurs, de maudits et d'excommuniés de l'Eglise s'organiseraient immédiatement en réclamant de l'administration la même tolérance. Vous savez l'inconvénient. Processions de catholiques et contre-processions de libres-penseurs pourraient se rencontrer, se heurter et s'entrechoquer.

Mais chacun reste chez soi, et les lois de la tolérance et de la bienséance ne sont pas violées comme à Lyon, ville par trop *processive*.

Salut et fraternité,  
BENJAMIN GASTINEAU.



Ste-Pélagie, mardi 24 mai.

A M. Jules Frantz, rédacteur du *Vengeur*.

Mon cher confrère,  
J'avais déjà reçu de l'ami Peyrouton une demande semblable à celle que vous m'adressez et j'y ai répondu comme je réponds à la vôtre par un oui.

Je vous avouerai toutefois que je n'aime pas beaucoup à exhiber ma personne.

Enfin, puisque c'est d'uniforme, je m'y conformerai et vous enverrai quelque chose cette semaine.

Je suis assez pressé en ce moment, je prendrai cependant un moment pour vous satisfaire.

Salut fraternel,  
CH. DELESCLUZE.



L'article annoncé ne nous est pas parvenu. Espérons que d'ici huit jours il aura le temps de franchir la distance qui sépare Ste-Pélagie de notre bureau.

De Paris à Lyon, en temps ordinaire, il y a 307 kilomètres.

J. F.



Saint-Pélagie, 27 mai.

Monsieur et cher confrère,  
Beaucoup avaient pu croire qu'oubliant la glorieuse tradition de nos pères, nous

irions, bâtards dégénérés, prendre pour nous la Bourse, le turf et les femmes... Long, en effet, fut le sommeil; mais, voici que d'un bout à l'autre de la patrie, l'écho menaçant redit à l'écho: Liberté. Les lettres, vivante expression du monde social, pouvaient-elles rester en arrière? Aussi, l'avez-vous entendue cette grande voix. Déjà le *Vengeur* a compté ses ennemis, et va leur livrer un combat à outrance, sans trêve ni merci, dans lequel ils mordront la poussière: mort à la littérature de carrefour, sus aux spéculateurs de scandales. Pour combattre à vos côtés, vous faites appel à tous ceux qui ont un regret et une espérance, et vous voulez bien penser à moi: Merci. Comptez que dans la mesure bien modeste de mes forces, je serai au nombre des plus audacieux.

MON CASIER JUDICIAIRE:

- 1° — 1 mois de prison et 150 francs d'amende. Affaire Baudin. Manœuvres à l'intérieur.
- 2° — 3 mois et 200 francs. Attaque à la propriété (au principe).
- 3° — 3 mois et 140 francs. Excitation à la haine et au mépris du Gouvernement.
- 4° — 4 mois et 200 francs. Apologie d'un fait qualifié crime.

Salut et fraternité,  
ABEL PEYROUTON, AVOCAT.



HORIZON  
LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Les hommes de nos jours qui ont gardé dans leur cœur la fierté des hommes de la grande époque, et, ayant tout appris, n'ont rien oublié, assistent à un spectacle bien consolant pour eux. La nuit, la nuit étouffante semble s'éclairer aux lueurs d'une aube resplendissante. De quelque côté, que se portent les regards, on voit un formidable conflit entre les hommes du passé, et ceux de l'avenir. Des idées nouvelles se font jour; des aspirations ardentes et généreuses conduisent le monde social à des destinées à peine entrevues par nos pères, et partout on entend je ne sais quels sourds craquements; vieux édifices vermoulus qui s'effondrent. En vain, les intérêts se liguent aux égoïsmes; en vain, la peur fait-elle alliance avec la sottise et l'ignorance; misérables digues que, dans son cours impétueux, le torrent entraîne pêle-mêle, et fait disparaître dans le chaos — L'art même, l'art seul immortel, se transforme. Trop longtemps refoulé dans ses instincts sublimes, il prend un nouvel essor vers le beau, et semble vouloir dédaigner les errements d'un passé impur. Et plus bas, dans une sphère plus modeste, notre littérature de chaque jour, cette fine et brillante causerie de Beaumarchais, les aimables et spirituelles boutades patriotiques de notre Desmoulins; cette impitoyable raillerie de P.-L. Courier, avait été ramassée par les

recors à gages et était devenue dans leurs mains, un instrument de commerce et de négoce; les hontes du scandale, et les turpitudes de l'adulation avaient suffi, et au-delà, à ces phthisiques de la halle cynique.

Et pendant que tout allait bien, et que tout marchait au pas, au milieu de ces saturnales, des hommes se sont trouvés, qui ont eu quelque pudeur et l'ont osé dire: Honneur à eux: honneur à ces lutteurs du grand combat. Désormais cette littérature éhontée passe, méprisée, aux marchands de friperies. Elle était l'expression abjecte des idées et des désirs grossiers de quelques honteux: elle sera l'inspiratrice des grandes choses, et des nobles sentiments... Ne l'oublions jamais; l'art, et la littérature ne sauraient être à notre époque que par la liberté.

Un siècle, où tous les esprits, courbés sous le despotisme, tournaient leurs vœux et leurs regards vers une vie future de paix et de concorde, et s'en allaient, déversant leurs inspirations et leurs angoisses dans le sein de la Foi, put créer des chefs-d'œuvre: la Foi inspira, et fit entrevoir le sublime infini. Partout, le marbre et le gravier disent, en style merveilleux, l'implacable haine, les effroyables forfaits, et les espérances toujours déçues de nos ancêtres.

Aujourd'hui, ces hommes ne sont plus que poussière; leurs luttes, leurs larmes, leurs joies appartiennent à la légende et dès longtemps, l'oubli s'est fait pour eux. La Foi elle-même, qui fut la consolatrice suprême, se survit à peine et se meurt dans les tristesses de l'isolement: la Foi est morte, écrasée par chacune des victoires remportées par la science sociale... Et que reste-t-il donc? L'art. Que deviendra-t-il?

Il reste l'amour sacré de la liberté; il reste la passion trois fois sainte de l'humanité. Embrasser dans une immense étreinte tous les membres épars de la famille humaine, les appeler tous aux agapes de la vie, bannir à tout jamais les fléaux qui ont désolé le monde, telle est la tâche virile, tel est le but glorieux qui incombent aux enfants d'un siècle « sans foi. » Tel est aussi le foyer à la chaleur duquel l'art viendra s'inspirer. Il ne dira plus, comme l'art de la foi, nos lamentations, nos terreurs, et nos humiliations; plein de hauteur et de fierté, il tracera nos audaces et dira nos triomphes; il sera l'art universel, et dùssions-nous échouer dans cette lutte suprême, il ira, du moins, jusqu'à la postérité, attester la vigueur de nos conceptions, et notre inébranlable volonté... Ce chemin, tout tracé par l'immortelle phalange des philosophes, des poètes et des législateurs de tout temps, est aussi celui que doit suivre notre littérature. Baillonnée, exilée, sanglante, elle n'est pas morte, et, de ce fracas de passions mesquines, de ces clameurs qui font le bruit d'un monde étouffé, elle renaît, terrible et vengeresse. Son mépris pour la

Guignol, sirdoyen élisable mais qu'a pas voulu l'être porté z'à la déportation, ce f...hâvre des mets dogres et des ambirtieux.

A présent que les sucé-dix (et même plus!) ont assez machuré de papelards, et que faut pus tant allonger les fumérons dans les rues pour se dépatrouiller d'un tas de cornes de papiers élu-soires que vous entraînent dans les chassiss, c'esse à mon tour de m'aligner pour vous bajaffer quelques histoires de gognandises.

De fiers mamis qu'ont z'été délavorés par les cindinnations de perse comme de rougerets par de z'artisons, de journaliseurs qu'ont grolassé à Ste-Pélagie et à St-Joseph n'ont monté z'une maison canante, et m'ont cogné au rez-de-chaussée pour tirer le cordon aux lesqueteurs et lesque-

trices de leur canard que n'est pas dutout maigre, quoiq'y vitre ses chassiss un vendredi pour la première fois. Y a pas non pus que du blanc sus sa carcasse, la chair en esse putôt rouge et porte un nom chenu que je vous refilerai t'à l'heure dans le tuyau de l'oreille.

Aussi maintenant que je sis ben logé, et gratis comme un portier, je fiche tout par les écuelles, je vous mitonne de cuisine que tout le monde s'en reliche les babines et rechigne sus le fricot; et puisque vous faut de la boustifaille à la lyonnaise, approchez, les gones, et faites-vous servir!

Pour c'te fois, z'enfants, je vas pas plus longtemps vous garnir le fanal de mes japillages et de mes vartigoleries, je vas pas ficher de z'ognes ni pocher les quinquets à parsonne, je vas pas m'em-

pogner à tire-cheveux avec cetui-ci, ni me sara-bouler avec cetui-là.

Souffre vote respéque, je m'en va faire aujourd'hui le régisseur parlant au public. Je vous tire des genouffessions de politesse, je me brandigolle tantôt sur une patte tantôt sus l'autre, comme une grande bugne, je remue mes grolles, je tourne mes chassiss en coulisse, et je vous décopille sus un air à qui les cent-sœurs de Lyon, que sont censément les cent-gardes de la mort-rale, ont fait prendre la poudre d'escampette de dessus les planches du Casino:

Guignol, crieur juré, publi' que  
C'est en ce vilain an peureux,

Entre en ligne un nouveau VENGEUR!

D'arpollon la peau-est-si... d'ours que vous m'esquerez, mes chers gones, de m'en avoir fait une veste que je remporte en vous saliant bien honorablement, et en vous promettant tout plein de calembredaines et de gandoises au prochain mimero, nom d'un rat!

Aujourd'hui, n, i, ni, c'est fini!  
Vote n'ami increvable,

GUIGNOL.

C'est demain samedi que paraît à Lyon le n° 24 du journal hebdomadaire.

L'AVANT-GARDE.

Principaux collaborateurs.

Guillot. — E. Moreau de Bauvière. — Jules Pospel. — E. Lambry. — Henri Verlet. — Clemencin. — Léon Boiron. — Ernest Capitan. — Edouard Noël. — Pierre Déchaut. — Louis Debelfort. — Jules Frantz, etc., etc.

violence et l'hypocrisie, n'a d'égal que la grandeur de son but. Elle marchera, impassible à travers les écueils, et, dédaignant les insultes, ne connaissant aucune crainte, apportant la lumière, où l'on voudrait les ténèbres, blessée peut-être, jamais vaincue.



Voltaire l'a dit quelque part : « *Quand une nation connaît les arts et la littérature, et qu'elle n'est point subjuguée par l'étranger, elle sort aisément de ses ruines et se rétablit toujours.* »



La liberté prouvera que l'art ne meurt jamais, et qu'avec lui nous sortirons des ruines entassées par tant de révolutions.

ABEL PEYROUTON,  
avocat.



## A TRAVERS LA SEMAINE

Parmi les petits jeux de société, dits innocents, il en est un que vous connaissez sans doute : on se réunit autour d'une table et le plus malin ou la plus maligne de la bande engage une conversation abracadabrante avec une personne désignée par le sort. Cette personne est obligée, pour obéir à la consigne, de répondre couramment à toutes les questions qui lui sont adressées, de résoudre tous les problèmes et de soutenir victorieusement toutes les thèses, et cela sans prononcer un seul des mots suivants :

Oui. — Non. — Citoyen. — Citoyenne. — César, sa fortune, son bâton et Néro.



Si, dans l'entraînement de la discussion, la victime se laisse aller à commettre un des vocables prohibés, vite on lui prend un gage et on l'exécute.

Hé bien, lecteurs, les mots défendus, les gages, les exécutions, que vous en semble ; ne voilà-t-il pas une image fidèle de la situation des journaux littéraires en général et du *Vengeur* en particulier ?

Bast ! qui ne risque rien n'a rien. Nous dirons toujours « oui » aux grandes et belles choses, « non » à la persécution, à l'erreur, à la superstition ; il nous arrivera parfois d'appeler nos amis citoyens et nos amies citoyennes ; enfin, si jamais nous parons de bâtons ce ne sera assurément que pour les jeter dans les roues de certaines voitures superflues.



Cette semaine notre bonne ville de Lyon nous a semblé moins laide que d'habitude. Cela tient probablement au grand nombre de *repoussoirs* qui en émaillent chaque coin de rues.



Le clergé lyonnais s'était proposé, paraît-il, de célébrer avec une pompe inaccoutumée les processions de 1869 !... La pompe n'a pas manqué, malheureusement elle venait d'en haut !... Mais aussi, c'est bien fait ; messieurs nos curés n'ont pas la moindre notion des convenances. Avant de se mettre en frais, il fallait tout d'abord demander l'autorisation et la collaboration du principal personnage : le bon Dieu. C'est limpide.



Les peintres-plâtriers viennent de se mettre en grève. Les patrons de ce corps d'état se sont réunis mardi dernier. On ne sait pas si M. Poney a pris la parole.



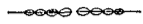
Quand il y a une bêtise à dire, le *Courrier de Lyon* ne se laisse jamais distancer. On tient à sa réputation !...

Cette « feuille quotidienne » annonçait dernièrement que les démagogues de Grenoble avaient empoisonné le chien du ré-

dacteur d'un journal officiel... par vengeance !...

Si quelqu'un a lancé une boulette, se doit être fatalement le *Courrier*.

JULES FRANTZ.



Notre confrère Gustave Flourens ne nous a pas envoyé un bien long article, mais à la lecture de la lettre suivante, adressée à notre ami Abel Peyrouton, et qui est toute une révélation sur le régime de Mazas, on comprendra le motif de cette discrétion.



Dimanche soir, 30 mai 1869, 4 heures.

Maison d'arrêt cellulaire.

Mon cher ami,

Je venais de recevoir votre première lettre, avec un grand retard ; votre lettre si bonne, si affectueuse, qui m'a fait tant de plaisir et de bien, et je rêvais au moyen de vous faire une réponse, qui pût passer, lorsque m'est parvenue la seconde, beaucoup plus pressante.

Inutile de vous dire que j'adhère de tout cœur, et que ma collaboration dévouée est acquise au *Vengeur*.

Mais, je suis au secret, sous le coup d'une prévention nouvelle, depuis 15 jours, ne voyant que ma mère fouillée de son côté, après avoir été fouillé du mien, je ne puis donc, vraiment, vous envoyer plus que ce qui suit. Davantage ne vous parviendrait sûrement pas.

Nos collaborateurs du *Vengeur* verront au moins ma bonne intention, et m'excuseront sur une impuissance complète qui ne dépend malheureusement pas du tout de ma volonté.

A vous de tout cœur,

GUSTAVE FLOURENS.

Voici maintenant les quelques lignes de notre confrère. Croyons que vendredi prochain les fouilles seront terminées, et que le destin rendra à Gustave Flourens la liberté... d'écrire à qui lui plaît et ce qui lui plaît.

Prison de Mazas, 30 mai 1869.

Détenu au secret, à Mazas, depuis quinze jours, sous le coup d'une nouvelle prévention, je ne puis faire parvenir, pour le moment au *Vengeur* qu'une seule parole de sympathie et d'adhésion.

Mon casier judiciaire ce serait l'histoire de ma vie.

Poursuivi en Belgique comme écrivain, en Turquie comme insurgé crétois, en Grèce comme révolutionnaire, en Italie comme journaliste sincère, je subis en ce moment même une peine à Mazas et j'attends une condamnation nouvelle.

Ancien collaborateur-fondateur de la *Rive-Gauche* qui, elle aussi, fut un journal littéraire, j'appartiens de tout mon cœur, de toutes mes forces au *Vengeur*.

GUSTAVE FLOURENS.

Nous attendons le casier avec impatience.

F.

## EN VIGIE

*E finita la musica !*

La musique électorale touche enfin à son terme.

Il n'y aura rien de changé en France ; il n'y aura que quelques nouveaux nez de plus !

Grâce à Dieu, les hommes de bonne volonté n'auront pas manqué, en cette solennelle occurrence. Ni hommes, ni femmes, tous candidats !

C'était à ne plus s'y reconnaître ; on se perdait dans le tas... et, vraiment, parfois on était tenter de s'écrier, avec le ton que vous savez : Oùs qu'est mon candidat ?...

Une belle lutte, en vérité, dans une noble arène !

Et maintenant à l'œuvre, Messieurs les élus... Du haut de leur grandeur, la France et le *Vengeur* vous contemplent !...

Versons un pleur sur les malheureux atteints d'une candidature rentrée (une bien mauvaise maladie), et passons à un autre exercice.

J'aurais pourtant bien voulu dire un mot des professions de foi et de leurs variétés — quant à la forme : — la circulaire nette et concise (type Labaume) ; la circulaire violente et développée ; la circulaire douce et prolixe... mais je craindrais de dépasser le côté pittoresque de la question, et ce thème me servira seulement de transition. En effet, la *profession de Foy* nous amène tout naturellement à l'article mariage.



Donc, on avait annoncé le mariage de notre confrère Henri de Rochefort avec une riche veuve de Bruxelles. Mais Rochefort a réclamé : — « La seule veuve que j'aspire à épouser, dit-il, c'est la Liberté ! »

Or, la charmante a, dit-on, quitté le pays, à la suite d'événements... de famille.



La circulaire suivante me tombe sous la main ; je la reproduis fidèlement :

Lamastre, le 18

M

Des instructions émanées de l'autorité supérieure (?) nous obligeant de faire nos rentrées dans un délai très-rapproché, je vous prie de vouloir bien venir plutôt (sic) qu'il vous sera possible me régler ce que vous me devez pour les actes que j'ai passés pour vous dans le courant de l'année 18... J'ai l'honneur de vous saluer.

P....., notaire.

Saisissez-vous ? — Pour moi, je veux être candidat officiel si j'y comprends un traitre-mot !



A propos de candidat officiel — et pour finir, — j'ai relevé, dans un numéro de l'*Opinion Nationale* rendant compte du résultat des élections, le nom suivant : LAURENT DISCOURS... méchante, va !

LE SPECTRE ROSÉ.



M. Octave Pélerin est en ce moment détenu à la prison de Sainte-Pélagie.

Après vingt-neuf jours de prévention, à Mazas, il a été condamné, par la sixième chambre de police correctionnelle, à six mois d'emprisonnement et à cinq cents francs d'amende, pour excitation à la haine et au mépris du gouvernement, excitation à la haine des citoyens les uns contre les autres, et pour avoir, par des discours proférés publiquement, provoqué à la désobéissance aux lois.

Paris, Pélagie, 25 mai 1869.

A Monsieur le rédacteur en chef du journal le VENGEUR.

Monsieur,

Je m'associe de grand cœur à l'œuvre courageuse que vous avez entreprise.

Votre titre seul est un programme complet. Il signifie : gloire, lutte, liberté. Je suis heureux de voir ce nouveau *Vengeur* déployer ses voiles pour engager le combat.

Il luttera, j'en suis sûr, avec bravoure et aimera mieux se faire sauter lui-même que de baisser pavillon devant l'ennemi.

On peut prévoir le succès du *Vengeur* quand on considère son équipage. Et croyez-le, Monsieur, bien que simple matelot, je ne serai pas le dernier aux batteries.

Recevez, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

OCTAVE PÉLERIN,  
Détenu politique à Pélagie.



## LES PRÉJUGÉS INVÉTÉRÉS

Dans beaucoup de pays, on part de ce point, qu'il y a pour toutes les sciences morales et politiques, et même pour les arts, un degré de perfection qui a été atteint. Au-delà il n'existe plus rien à décou-

vrir. C'est la raison pour laquelle toutes les créations de l'art et de l'industrie y sont empreintes d'un caractère bien marqué de splendeur et de durée. Tout s'y fait, lois, constitutions et monuments, dans des vues d'éternité. C'est tout le contraire dans les pays qui sont appelés à marcher en tête de la civilisation, — les Etats-Unis, par exemple. — Il n'est rien qu'on y croie fixé définitivement. Les plus belles sciences, les lois les plus sages, les inventions les plus merveilleuses, n'y sont considérées que comme des essais. Aussi tout ce qu'on y fait porte le caractère du provisoire.

On y bâtit un édifice qui durera vingt ans ; qui sait si dans vingt ans on n'aura pas trouvé un meilleur mode de construction ! La loi qu'on adopte est obscure, mal rédigée ; à quoi bon l'élaborer ? Peut-être l'année suivante on en aura reconnu le vice.

OCTAVE PÉLERIN.

(A continuer.)

## ODELETTES

I

UN FAUX AIGLE.

Il fut un temps où, jarni !  
Au présage on pouvait croire ;  
Mais aujourd'hui c'est fini.  
Jugez-en par cette histoire.

— Donc l'autre jour, à Saint-Loup,  
Le Czar, la Cour et le reste,  
A l'heure où paraît le loup,  
Sur l'herbe faisaient la sieste.

On causait, non sans raison  
De Berlin et de Tolède,  
Le petit de la maison  
Courait en vélocipède.

Soudain dans les airs, voilà  
Qu'un oiseau, là-haut, qui plane,  
Se met à crier : holà !  
Et fièrement se pavane.

Chacun alors pousse un cri  
En le voyant dans l'espace,  
C'est un aigle, dit *Cri-cri*  
Sire, et de très-belle race.

L'un dit qu'il est évident,  
Que c'est un signe de joie.  
Tout bas, un autre prétend  
Que cet aigle n'est qu'une oie.

Le souverain à ces mots,  
En composant son visage,  
Et se pliant sur son dos,  
Bénit cet heureux présage.

Mais, ô surprise, ô terreur !  
Le point se rapproche et quitte  
Les airs ; avec son erreur,  
Chacun reconnaît bien vite

La nature de l'oiseau,  
Croyez-en mon témoignage :  
L'aigle n'était qu'un corbeau,  
Et même de bas étage.

Et le garde eût sur les doigts,  
Pour avoir permis, le traitre  
Qu'un tel oiseau, dans les bois  
De la cour, osât paraître.

CÉSAR.

(A suivre).



Notre confrère et ami Henri Verlet a été condamné pour avoir écrit dans l'Ami du Peuple de Marseille un article excitant à la révolte.



SOUVENIRS DE 48

Le sergent Bertrand.

I.

Calomniez, calomniez, a dit Basile, le bon confrère de Figaro-Tartuffe, il en restera toujours quelque chose. Les petits historiens d'une révolution avortée avaient trop d'intérêt à dénaturer la revendication de juin 1848, pour oublier cette maxime hideuse. Mais la Vérité apparaîtra à son heure, grande et lumineuse.

Tous les épisodes de ce combat surhumain furent soigneusement étiquetés, classés, et cependant on publia les récits les plus capables de semer la terreur...

La mort de l'archevêque Affre et celle du général Bréa furent exhibées partout comme un épouvantail sanglant, et pourtant dans l'enquête qui fut ouverte M. Jaquemot, vicaire général de l'archevêque, déclare que son supérieur « n'avait pas été frappé par ceux qui défendaient les barricades. »

On racontait que des cantinières soudoyées avaient versé aux soldats de l'eau-de-vie empoisonnée; que des marchands de tabac avaient vendu des cigares imbibés dans des substances vénéneuses. On avait vu un insurgé faire du crâne d'un soldat, qu'il avait rempli de suif, un effroyable fanal, que ses camarades avaient promené sur l'air des Lampions.

Et cependant les conseils de guerre reconnaissaient eux-mêmes que tout cela était pur mensonge, et, en dépit de leur parti pris de cruauté, M<sup>me</sup> Hervé, accusée d'avoir scié un garde mobile entre deux planches, fut acquittée à l'unanimité.

En revanche, le procès des adversaires de Bréa était mené rondement. Nourrit, à peine âgé de dix-sept ans, était envoyé à Cayenne; la tête de Lahr et celle de Daix tombaient sous le couperet de la guillotine.

Les corps des suppliciés furent conduits de la barrière de Fontainebleau au cimetière Montparnasse. Un peloton d'infanterie accompagnait la charrette et repoussait les curieux.

Lorsqu'on fut arrivé, ils se groupèrent autour de la fosse qui réunissait les deux frères d'armes, protégeant de leurs baïonnettes le travail dernier du fossoyeur. Quelques-uns devisaient à voix basse.

— Ces canailles de républicains, disait l'un, crois-tu qu'ils sont acharnés!

— Qu'ont-ils encore fait? demanda un camarade.

— La nuit dernière ils ont tiré sur notre sergent Bertrand et leur cruauté est si grande qu'ils avaient glissé des clous dans leurs fusils!

Un gardien du cimetière, arrêté près du groupe, paraissait s'intéresser vivement à ce récit.

— Et où s'est réfugié votre sergent? fit-il en se mêlant à la conversation.

— Au Val-de-Grâce, où il est arrivé à bout de forces, épuisé, tout sanglant...

II.

Le jour même, sur une dénonciation du gardien que nous venons de mettre en scène, le sergent Bertrand fut arrêté à l'hôpital, et bientôt traduit devant un conseil de guerre.

L'acte d'accusation rappelait les faits suivants:

Depuis plusieurs mois, on remarquait dans les cimetières de Paris que des cercueils avaient été arrachés à la terre et ouverts durant la nuit. C'étaient toujours des cercueils de femmes.

Le dévastateur déployait une certaine forfanterie dans ses profanations. Ainsi, quand il avait décloué les planches de la boîte funèbre et arraché une morte à sa dernière retraite, il plaçait le linceul, le blanc suaire, sur les arbres avoisinant, comme s'il eût désiré éveiller l'attention des gardiens ou railler l'insuffisance de leurs précautions.

Il semblait avoir une préférence singulière pour le cimetière des hospices, où dorment les guillotins, à Montparnasse. Il savait sans doute qu'il y courait moins de dangers que partout ailleurs, un seul homme y veillant. Lorsque celui-ci eut remarqué les déprédations nocturnes, il jura de surprendre le misérable.

Malgré tous ses efforts; il était vaincu chaque nuit. Dix fois déjà il avait tiré sur l'inconnu, dix fois celui-ci avait échappé. Le gardien pensa enfin à marquer son homme de façon à le reconnaître au besoin. Au lieu de petit plomb, il mit des clous dans son fusil.

La nuit arrivée, il se blottit derrière un arbre; son chien, Noiroi, est près de lui. Dès qu'il vit le sinistre voleur acharné à sa victime, il fit feu. Noiroi s'élança en avant, et engagea une lutte avec l'ennemi. Celui-ci parvint cependant à franchir les murs du cimetière. Mais Noiroi avait arraché des lambeaux de son pantalon rouge, et le gardien les mit en réserve, à tout hasard. La finesse du drap indiquait que le pantalon était celui d'un sous-officier.

Aussi lorsque le gardien entendit la conversation des soldats, ne douta-t-il pas un instant que l'homme cherché fût Bertrand. Le sergent, en effet, avoua son crime. Il fut purement et simplement condamné pour violation de sépulture.

Ainsi finit ce double drame.

Lahr et Daix, accusés d'avoir tiré sur Bréa du haut des barricades, montèrent sur l'échafaud.

Le sergent Bertrand, se reconnaissant l'auteur du plus lâche et du plus ignoble des attentats, faillit être acquitté.

H. VERLET.

ESPRIT DE PARIS.



TINTAMARRE.

Les femmes dévotes ont parfois un langage assez cru:

Un soir, à huit heures, le bedeau de Fouilly-les-Oies, s'appretait à fermer l'église.

Une femme était encore agenouillée dans le chœur.

Il va la trouver et la prie de sortir.  
— Encore une petite prière, répond-elle et puis je f...che le camp. — Historique.

Quelle ressemblance y a-t-il entre la mère du Christ et l'urne électorale?

— C'est que l'une comme l'autre est un... vase d'élection.

CHARIVARI.

Lorsque Cain entraîna son frère dans un champ pour le tuer, il eut du même coup sa revanche et l'Abel.

PARIS-CAPRICE.

On est quelqu'un par l'esprit, le charme, le talent.

On est quelqu'un par le caractère et la volonté.

Une scène de raccomodement entre amants: N'est-ce pas toujours ainsi que cela se passe?

ELLE. Soit, j'en conviens, j'ai mes défauts.

LUI, avec foi. Oh! oui!

ELLE, surprise. Lesquels?

PÉTIT JOURNAL POUR RIRE.

Charles Nodier venait de terminer un mémoire destiné à être présenté au Conseil des Cinq Cents. Il se trompa en chiffrant, et mit:

Au Conseil des 5,000.

Un de ses amis, s'apercevant de sa bévue, lui montra qu'il avait mis un zéro de trop.

— Je n'en mettrai jamais autant qu'il y en a dedans! répliqua l'écrivain.

PÉTIT JOURNAL COMIQUE.

Vis-à-vis d'un cimetière de province se trouve un cabaret. Sur l'enseigne de sa maison, le propriétaire a fait peindre les mots suivants:

Ici, l'on est mieux qu'en face.

LES MARTYRS DE LA PENSÉE



Prologue.

Il existe une classe d'hommes déshérités qui semble faire une espèce à part dans l'humanité.

La Fatalité, qui a présidé à leur naissance, les a suivis pendant toute leur vie comme un remords incessant.

Et pourtant ils portaient au front le sceau du génie! Tous, poètes, philosophes et libres-penseurs, ont été abreuvés de toutes les misères fatalement attachées à leurs pas.

Serait-ce qu'une divinité jalouse aurait posé des bornes infranchissables à l'intelligence humaine, en lui disant, comme le Christ au flot: Tu n'iras pas plus loin?

Ou bien ces âmes d'élite, à force d'ap-

profondir les choses, n'auraient-elles trouvé au fond que le doute et le néant!

Effrayant problème à résoudre; immense précipice à sonder!

Quand le destin laissait son œuvre inachevée, les hommes sont venus qui ont accumulé les obstacles. Ils ont saisi la pensée pour la broyer sous leurs pieds sacrilèges; ils ont pris ces généreuses aspirations pour les enfermer dans le cercle étroit de leur autocratie routinière.

Et le flambeau vacillait sur leur soufflet empesté, et l'embryon avortait sous leurs étreintes inquisitoriales.

Alors survenait le découragement. Les âmes les plus fortement trempées s'arrêtaient émues et troublées; après l'hésitation venait la crainte, puis le dégoût.

Et la foi repliait ses ailes pour ne pas les briser. Ceux qui luttèrent avec le plus de persévérance, en vinrent à chercher dans le suicide un terme à leurs maux.

L'ont-ils trouvé?

Le monde regardait passer ces hommes et les prenait pour des fous.

Fous en effet, mais fous sublimes dont la phalange sacrée jetait des lueurs éblouissantes aux ténèbres humaines.

Et ces étincelles éparées sont venues se réunir en un faisceau scintillant, pour éclairer le monde, et lui ouvrir la voie de ses aspirations.

C'est du sang des martyrs qu'est né le christianisme; le supplice des girondins a tué la révolution!

On s'est demandé dans quel but ces hommes allaient ainsi à la mort avec le sourire aux lèvres, et quand on a compris la noblesse de leur cœur, on les a admirés.

C'est donc une tâche bien douce et bien belle que de retracer en termes concis les étapes de ces soldats de la civilisation. C'est à ces sources vives et glorieuses qu'on doit venir abreuver son âme.

Et si c'est avec des larmes dans la voix qu'on est obligé de raconter leur martyrologe, c'est avec un glorieux orgueil qu'on doit se dire les descendants de pareils Titans!

(A samedi Galilée)

LAZARE.



AVIS

Le Gérant que nous avons actuellement n'est que provisoire et, comme nos opinions en matière de presse n'admettent pas un gérant non-écrivain, nous allons nous informer si la loi peut autoriser M. J. N. Clerc à signer deux journaux.

Il existe un précédent: Le Grand et le Petit Figaro portent la même signature.

Si M. Clerc est autorisé, tout en gardant la gérance de l'Avant-Garde, il prendra celle du Vengeur.

Le Gérant, Napoléon-F. Bondon.

Lyon, Imprimerie JEVAIN & BOURGON, rue Mercière, 92.

LE THÉÂTRE

JUGÉ PAR LE DIRECTEUR



N° 1.

Mes chers spectateurs,

C'est bien avec mélancolie, allez, que je viens vous narrer ici, mes faits et gestes de directeur. Mais le Vengeur, ou plutôt un des rédacteurs du Vengeur a trouvé plaisant et — nouveau — de me forcer à mettre moi-même, chaque vendredi, le nez dans mes défaillances de la semaine!...

Mais le vendredi est un jour d'abstinence... et c'est pourquoi votre serviteur s'abstient de qualifier un procédé qui consiste à lui faire

avouer que tout n'est pas au mieux dans ce qui devrait être le meilleur des théâtres de la province.

Pourtant, si réellement le Vengeur est un journal libéral, j'espère qu'il ne refusera pas ma copie quand elle contiendra quelques éloges en faveur de la Direction. Je ne vous le cache pas, mes chers spectateurs, j'aime l'encens! Malheureusement je ne connais pas encore celui de la presse légère. Il doit avoir un parfum... Ah!... Mais je vous parle de moi au lieu de vous entretenir de mes pensionnaires.

Hé bien, là! franchement! que dites-vous de ma petite troupe des Célestins! et de ma première représentation de rentrée? Etait-ce assez savamment préparé, arrangé, machiné? Tous reçus!!!... à l'unanimité. Ce n'étaient que bravos enthousiastes, que trépignements de joie; on a applaudi ma femme avant qu'elle ait paru et même on lui a jeté deux bouquets!!!... un pour elle et un pour moi. J'en suis de plaisir dans ma loge. Enfin, — c'est à ne pas y croire, — le petit Chevalier lui-même a été accepté, et Dieu sait s'il est détestable.

Entre nous, mais entre nous seulement, je dois avouer que je suis un peu pour beaucoup dans la bonne disposition du public. Figurez-vous — Ah, elle est bien bonne! — Figurez-vous que j'avais distribué deux cents billets de faveur à des bateleurs, sur les mains desquelles je fondais les plus belles espérances. Ça n'a pas manqué, la clique a fait claquer... et j'ai gagné la bataille!... Et tant que je serai directeur, ce sera toujours comme ça.

Mais une victoire ne constitue pas uniquement le succès de la campagne et le plus difficile reste à faire.

Il s'agit de faire admettre madame Barroca!... Oui, je sais ce que vous allez me dire; cette artiste n'a ni l'âge, ni le talent, ni le dehors de son emploi mais c'est justement à cause de tout cela que je l'ai engagée. Madame Dalloca, que l'on s'obstine à appeler ici: Barroca, madame Dalloca me revient à un bon marché extra-ordinaire; il est préférable qu'elle soit chair pour vous que cher pour moi...

Hein?...

Je vais donc, sans plus tarder, réfléchir au meilleur moyen de la faire recevoir sans trop de bruit.

A vendredi.

Pour M. d'Herblay,

Jules FRANTZ.



P. S. — J'avais presque envie de ne pas recevoir Clarisse. Ne trouvez-vous pas, comme moi, que cette artiste ne joue bien que le jour de sa rentrée? Et c'est vraiment dommage; — si elle voulait, — mais elle ne veut pas. Quant Mlle Ricquier, il faudra attendre, pour la juger qu'elle soit complètement débarrassée de sa rhube de zerbeau.

P. D.; J. F.